

ROMANCE
HISTORIQUE

CYNSTER

5

Une information contre
un baiser... Un échange
de bons procédés qui peut
vite dérapier...

STEPHANIE LAURENS

UN AMOUR

Secret

LE NOUVEAU TOME DE LA SÉRIE
BEST-SELLER CYNSTER

DIVA
ROMANCE

UN AMOUR *Secret*

« Une plume agréable, des personnages intenses, une véritable intrigue...

Ne passez surtout pas à côté de cette série, vous pourriez le regretter ! »

Cynthia, du blog *Lectrice-Lambda*

Gabriel Cynster ne peut pas refuser son aide à la femme mystérieuse qui le sollicite. Car, bien que son visage soit dissimulé sous un voile noir, son charme est puissant et sensuel. Cependant, Gabriel a l'intention de demander un paiement que seul un Cynster exigerait : pour chaque information qu'il découvre, la dame doit le récompenser... d'un baiser.

Lady Alatheia Morwellan est désespérée — sinon, elle n'aurait jamais abordé un gentleman aussi dangereux. Malgré les étincelles qui crépitent entre eux, en vérité, ils n'ont jamais passé un seul moment d'échanges polis ensemble. Toutefois, chaque baiser qu'elle offre mène à une autre étreinte — et Alatheia sait qu'elle ne pourra bientôt plus résister à la séduction ultime. Mais que fera Gabriel lorsqu'il découvrira son scandaleux secret ?

Stephanie Laurens, née à Ceylan, est scientifique de formation. Après avoir vu son premier manuscrit accepté, elle abandonne sa carrière pour se consacrer à l'écriture. Plus de trente de ses romans ont été best-sellers du New York Times. Sa série Cynster est devenue un classique du genre, dont les quatre premiers tomes sont sortis chez Diva Romance.

Traduit de l'anglais par Lynda Leith.

ISBN : 978-2-36812-306-5
Prix TTC France : 8,99 €

INÉDIT



DIVA
ROMANCE

UN AMOUR SECRET

Titre original : *A Secret Love*

Copyright © 2000 Savdek Management Proprietary Ltd.

Copyright © 2014 Éditions AdA Inc. pour la traduction française

Cette publication est publiée en accord avec HarperCollins Publishers, New York, NY

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans le cas d'une critique littéraire.

Traduit de l'anglais par Lynda Leith

Pour la présente édition :

© Diva Romance, une marque des éditions Leduc.s, 2018

29 boulevard Raspail

75007 Paris – France

www.editionsdivaromance.fr

ISBN : 978-2-36812-306-5

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur

Facebook (EditionsDivaRomance),

sur Twitter (@EditionsDiva)

et sur Instagram (@EditionsDivaRomance) !

Stephanie Laurens

UN AMOUR SECRET

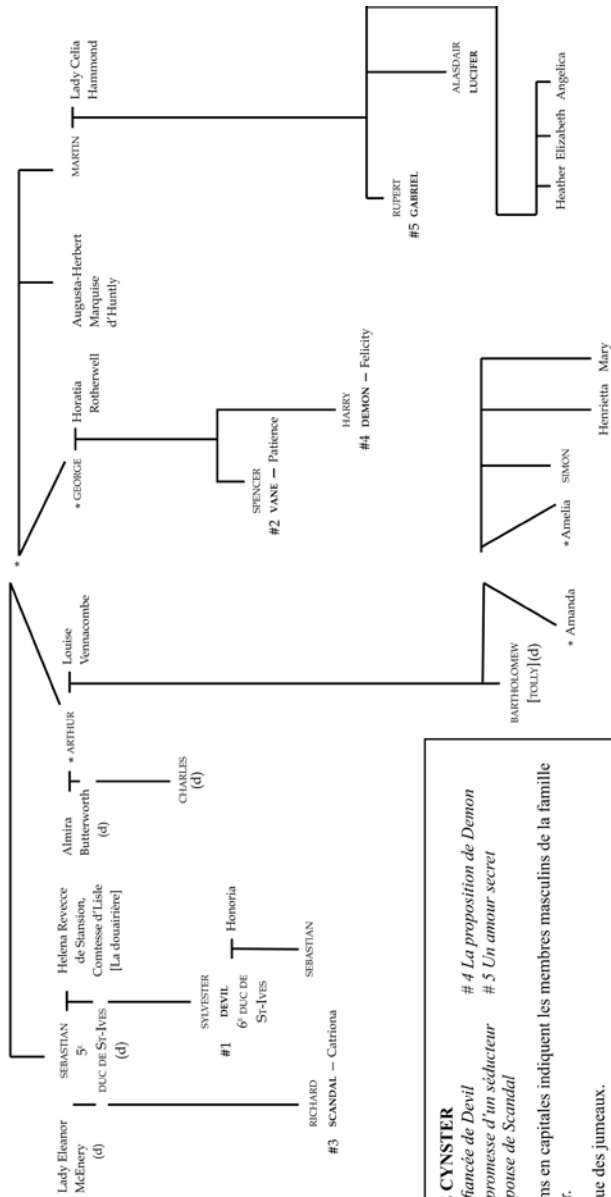
Cynster
Tome 5

*Traduit de l'anglais
par Lynda Leith*

Roman



L'arbre généalogique de la famille Cynster



SÉRIE CYNSTER

1 La fiancée de Devil

2 La promesse d'un séducteur

3 L'épouse de Scandal

4 La proposition de Demon

5 Un amour secret

Les noms en capitales indiquent les membres masculins de la famille Cynster.

* Indique des jumeaux.

PROLOGUE

17 avril 1820

Morwellan Park, Somerset

Elle affrontait la catastrophe.

Encore une fois.

Assise à sa table de travail dans la bibliothèque de Morwellan Park, Alatheia Morwellan contemplait la lettre qu'elle tenait, voyant à peine l'écriture précise de l'agent d'affaires de sa famille. Le contenu de la missive était gravé dans son cerveau. Son dernier paragraphe se lisait ainsi :

« J'ai bien peur, ma chère, que mes impressions s'accordent aux vôtres. Je ne vois aucune preuve indiquant que nous avons commis une erreur. »

Pas d'erreur. Elle s'était doutée que ce serait le cas, elle s'y était attendue, néanmoins...

En expirant, Alatheia déposa la lettre. Sa main tremblait. Un cri d'encouragement juvénile arriva jusqu'à elle, porté par la brise flottant tout doucement par les longues fenêtres. Elle hésita avant de se

lever, puis elle s'avança sans bruit jusqu'aux fenêtres françaises ouvertes sur la pelouse sud.

Sur la grande étendue séparant la terrasse du lac ornamental, ses demi-frères et ses demi-sœurs jouaient une partie exubérante de ballon. La lumière du soleil brilla sur une des têtes blondes – le demi-frère le plus âgé d'Alathea, Charlie, bondit très haut et attrapa le ballon dans les airs, court-circuitant Jeremy qui n'avait que dix ans, mais qui était toujours prêt à jouer. Malgré son élégance naissante, Charlie, dix-neuf ans, était plongé avec bonhomie dans le jeu, faisant plaisir à ses cadets, Jeremy et Augusta, six ans seulement. Leurs sœurs plus âgées, Mary, dix-huit ans et Alice, dix-sept ans, s'étaient également jointes à la partie.

Toute la maisonnée était au beau milieu des préparatifs de départ pour Londres afin que Mary et Alice puissent être présentées à la société. Néanmoins, les deux filles s'étaient lancées dans la partie, leurs bouclettes encadrant des visages innocemment heureux, l'affaire sérieuse de leur entrée dans le monde n'atténuant aucunement la joie qu'elles éprouvaient pour les plaisirs simples.

Un cri de joie poussé par Charlie annonça un lancer incroyable – le ballon vola par-dessus les trois filles et bondit vers la maison. Il frappa les pavés du sentier et rebondit encore plus haut, passant au-dessus des marches peu élevées pour atterrir sur la terrasse.

Deux autres rebonds moins énergiques, et il culbuta sur le seuil de la bibliothèque et roula sur les lattes cirées. Levant sa jupe, Alathea posa un pied sur le ballon pour l'immobiliser. Elle le contempla,

puis elle regarda dehors pour voir Mary et Alice courir, riant et haletant, vers la terrasse. S'abaissant, Alatheia ramassa le ballon ; le tenant en équilibre dans une paume, elle avança lentement sur la terrasse.

Mary et Alice s'arrêtèrent dans un glissement devant les marches, riant et souriant largement.

— Moi, Allie, *moi* !

— Non ! Al-a-the-a ! *Douce Allie* : moi !

Alatheia attendit comme si elle réfléchissait à son choix en attendant que la petite Augusta, laissée loin derrière, les rejoigne en soufflant. Elle s'arrêta à quelques mètres derrière les filles plus âgées et elle leva son visage angélique vers Alatheia.

Avec un grand sourire, Alatheia lança le ballon en haut par-dessus la tête de ses aînées. Bouche ouverte, elles le regardèrent voler. Avec un gloussement, Augusta bondit, attrapa le ballon et s'enfuit en courant en bas de la pente.

Échangeant un sourire complice avec Alatheia, Mary cria après Augusta, Alice l'encouragea et elles se lancèrent toutes les deux à sa poursuite.

Alatheia resta sur la terrasse, la chaleur imprégnant son corps ne devant rien au soleil vif. Un mouvement sous un immense chêne attira son regard. Sa belle-mère, Serena, et son père, le comte, agitaient la main sur le banc où ils étaient assis pour regarder leurs enfants d'un œil indulgent.

Souriant, Alatheia répondit à leur salut. Reportant son regard sur sa fratrie, se dirigeant à présent dans un grand désordre vers le lac, elle prit une longue inspiration, puis, ses lèvres se raffermissant, elle s'en retourna vers la bibliothèque.

Traversant la pièce jusqu'à la table de travail, elle laissa son regard s'attarder sur les tapisseries ornant les murs, les peintures dans leurs cadres dorés, les épines incrustées de dorure des livres reliés en cuir s'alignant sur les étagères. La longue bibliothèque était l'un des attraits de Morwellan Park, siège principal des comtes de Meredith. Les Morwellan occupaient le parc depuis des générations, bien avant la création du comté au quatorzième siècle. L'actuelle demeure gracieuse avait été construite par son arrière-grand-père, ses terres paysagées avec expertise sous l'œil exigeant de son grand-père.

Reprenant sa place à la grande table de travail sculptée, la sienne depuis onze ans, Alatheia regarda la lettre attendant sur le buvard. Tout risque qu'elle s'effondre face à l'adversité que présageait la lettre était passé. Rien – *personne* – n'allait dérober la paix simple qu'elle avait assurée à sa famille en sacrifiant les onze dernières années de sa vie.

En contemplant la lettre de Wiggs, elle réfléchit à l'énormité qu'elle devait affronter, l'esprit trop pratique pour ne pas reconnaître les difficultés et les dangers. Cependant, ce n'était pas la première fois qu'elle se tenait au bord de l'abysse et regardait la ruine – financière et sociale – droit dans les yeux.

Prenant la lettre, elle s'assit et la relut. Elle était arrivée en réponse à une missive urgente dépêchée par elle à Londres trois jours plus tôt. Trois jours plus tôt, quand son univers avait, pour la seconde fois dans sa vie, été ébranlé à sa base même.

Pendant qu'elle époussetait la chambre de son père, une domestique avait découvert un document juridique enfoncé dans un vase. Heureusement, la

filles avait eu le bon sens d'apporter le papier à la gouvernante et cuisinière, madame Figgs, qui s'était immédiatement rendue d'un pas affairé dans la bibliothèque et l'avait déposé devant elle.

Satisfaite de n'avoir rien raté dans la réponse de Wiggs, Althea mit sa lettre de côté. Son regard vagabonda vers le tiroir gauche de la table où se trouvait le maudit document au cœur de cette affaire. Un billet à ordre. Elle n'avait pas besoin de le relire : chaque détail était gravé dans son cerveau. Le billet engageait le comte de Meredith à payer sur demande une somme qui excédait la valeur totale actuelle du comté. En retour, le comte recevrait un coquet pourcentage des profits réalisés par la Société aurifère de l'Afrique centrale et orientale.

Il n'y avait, évidemment, aucune garantie que de tels profits se réalisent et ni elle ni Wiggs, ni aucun de ses pairs n'avaient même entendu parler de la Société aurifère de l'Afrique centrale et orientale.

S'il y avait eu quelque chose de positif à gagner en brûlant le billet, elle aurait joyeusement bâti un feu de joie sur le tapis d'Aubusson, mais ce n'était qu'une copie. Son cher et distrait père, irrémédiablement incapable, avait officiellement renoncé, totalement sans le comprendre, à l'avenir de sa famille. Wiggs avait confirmé que le billet était légalement solide et exécutable, de sorte que si la demande était faite pour le montant stipulé, la famille ferait banqueroute. Ils perdraient non seulement les propriétés secondaires et la résidence Morwellan à Londres, toutes encore hypothéquées au maximum, mais aussi Morwellan Park et tout ce qui venait avec.

Si elle souhaitait s'assurer que les Morwellan demeurent à Morwellan Park, que Charlie et ses fils reçoivent en héritage la demeure ancestrale intacte, que ses demi-sœurs profitent de leur entrée dans le monde pour avoir une chance de faire le mariage qu'elles méritent, elle allait devoir trouver une façon de se sortir de là.

Exactement comme elle l'avait déjà fait.

Tapotant distraitement le buvard avec son crayon, Alatheia contempla sans le voir le portrait de son arrière-grand-père la regardant d'en haut en face d'elle sur le côté long de la pièce.

Ce n'était pas la première fois que son père avait amené le comté au bord de la faillite ; elle avait déjà affronté la possibilité de la pauvreté abjecte. Pour une femme de bonne famille élevée dans le cercle d'élite de la haute société, la perspective avait été – et elle l'était toujours – effrayante, encore plus parce que cela dépassait quelque peu son entendement. De la pauvreté abjecte, elle n'avait qu'une vague idée – elle ne se souhaitait pas à elle-même et encore moins à son innocente fratrie de faire la connaissance plus intime de cet état.

Du moins, cette fois, elle était plus mature, plus expérimentée en la matière – mieux capable de gérer la menace. La première fois...

Ses pensées revinrent à cet après-midi onze ans auparavant quand, au moment où elle s'apprêtait à faire son entrée dans le monde, le destin l'avait obligée à s'arrêter, à respirer et à changer de direction. Depuis ce jour, elle portait le fardeau de la gestion des finances de la famille, travaillant sans relâche pour rétablir la fortune familiale tout en maintenant

l'apparence de l'aisance. Elle avait insisté pour que les garçons étudient à Eton et ensuite à Oxford ; Charlie s'y rendrait pour la session d'automne en septembre. Elle avait grappillé et économisé pour amener Mary et Alice en ville pour leur entrée dans le monde et avoir suffisamment de fonds pour les présenter avec élégance.

La maisonnée attendait avec impatience de partir pour Londres dans quelques jours seulement. En ce qui la concernait, elle anticipait le goût de sa victoire subtile sur le destin quand ses demi-sœurs auraient effectué leurs révérences devant la société.

Pendant de longs moments, Alatheia regarda fixement au fond de la pièce en réfléchissant, en évaluant – en rejetant. Cette fois, la frugalité ne servirait pas sa cause – aucune somme grappillée ne pourrait totaliser le montant nécessaire pour satisfaire à l'obligation stipulée dans le billet. Se retournant, elle ouvrit le tiroir de gauche. Récupérant le billet, elle le relut attentivement en l'évaluant avec soin. En tenant compte de la très réelle possibilité que la Société aurifère de l'Afrique centrale et orientale puisse être une affaire de fraude.

La compagnie donnait cette impression ; aucune entreprise légitime n'aurait dupé son père, manifestement aucunement versé dans les transactions d'affaires, pour qu'il engage une somme si énorme dans un projet spéculatif, certainement pas sans une certaine évaluation discrète pour savoir s'il pouvait satisfaire à son obligation. Plus elle réfléchissait, plus elle était convaincue que ni elle ni Wiggs n'avaient commis d'erreur : la Société aurifère de l'Afrique centrale et orientale était une escroquerie.

Elle n'était pas du tout encline à renoncer humblement à tout ce pour quoi elle s'était battue, à tout ce à quoi elle avait consacré ses onze dernières années – assurer l'avenir de sa famille – pour enrichir une bande de sales fripouilles.

Il devait y avoir un moyen de s'en sortir – il lui incombait de le découvrir.

CHAPITRE I

6 mai 1820

Londres

Des filets de brume entouraient les épaules de Gabriel Cynster alors qu'il rôdait autour du porche de l'église St-Georges, juste à côté de Hanover Square. L'air était frais, l'obscurité sous le porche tachée ici et là de faibles rayons de lumière jetés par les réverbères.

Il était trois heures ; le Tout-Londres chic dormait. Les fiacres transportant les fêtards de fin de soirée avaient cessé de gronder – un calme intense, mais vigilant régnait sur la ville.

Atteignant le bout du porche, Gabriel pivota. Yeux plissés, il scruta le tunnel de pierre formé par l'entrée de l'église et les hautes colonnes soutenant sa façade. La brume tourbillonnait et tournoyait, obscurcissant sa vision. Il s'était tenu à ce même endroit une semaine auparavant, observant Demon, l'un de ses cousins, partir en voiture avec

sa nouvelle épouse. Il avait eu un frisson inattendu – une prémonition, un pressentiment ; c'était peut-être en prévision de ce soir.

Trois heures sous le porche de St-Georges – c'était ce que mentionnait la note. Il avait été tenté de ne pas s'en occuper, sûrement une blague idiote, mais quelque chose dans les mots l'avait poussé à venir, une envie plus puissante que la curiosité. La note avait été écrite par désespoir, bien que, malgré une analyse approfondie, il ne voyait pas pourquoi il en était si sûr. La mystérieuse comtesse, qui qu'elle soit, lui avait écrit simplement et franchement en sollicitant cette rencontre afin de lui expliquer pourquoi elle avait besoin de son aide.

Il était donc ici – où était-elle ?

Sur cette pensée, les cloches de la ville retentirent, les échos dérangeant le lourd manteau de la nuit. Les cloches de la tour ne sonnaient pas tous les tours de garde de nuit ; elles étaient suffisantes pour établir un rythme étrange, une série de sons répétés sur différentes tonalités. Les notes étouffées s'estompèrent, puis moururent. Le silence redescendit encore une fois sur la ville.

Gabriel remua. Impatient, il parcourut encore la longueur du porche d'un pas lent et nonchalant.

Et elle apparut, sortant des ombres profondes autour du porche de l'église. La brume s'accrocha à ses jupes quand elle tourna, lentement, majestueusement pour le regarder en face. Elle était vêtue d'une cape et voilée, aussi impénétrable, secrète et mystérieuse que la nuit.

Gabriel plissa les yeux. Était-elle là depuis le début ? L'avait-il dépassée sans la voir ni sentir sa

présence ? Sans ralentir, il continua vers elle. Elle leva la tête quand il approcha, mais seulement un peu.

Elle était très grande. Stoppant à seulement trente centimètres d'elle, Gabriel découvrit qu'il ne pouvait pas voir par-dessus sa tête, ce qui était stupéfiant. Il mesurait bien plus d'un mètre quatre-vingts ; la comtesse devait elle-même faire environ la même taille. Malgré la lourde cape, un regard avait suffi à lui assurer que sa taille était parfaitement proportionnée.

— Bonjour, monsieur Cynster. Merci d'être venu.

Il inclina la tête, abandonnant toute pensée folle qu'il s'agissait d'un tour idiot – d'un jeune habillé en femme. Les quelques pas qu'elle avait effectués, la façon dont elle s'était retournée – ses sens expérimentés repéraient ses mouvements comme étant ceux d'une femme. Une femme mature : elle n'était certainement pas jeune.

— Dans votre note, vous mentionniez avoir besoin de mon concours.

— C'est vrai.

Après un moment, elle hocha la tête.

— Ma famille en a besoin.

— Votre famille ?

Dans la pénombre, son voile était impénétrable ; il ne pouvait même pas voir un soupçon de son menton ou de ses lèvres.

— Ma belle-famille, devrais-je dire.

Son parfum flotta jusqu'à lui, exotique, attirant.

— Vous feriez peut-être mieux d'expliquer votre problème et la raison pour laquelle vous croyez que je peux vous venir en aide.

— Vous pouvez m'aider. Je n'aurais jamais demandé à vous rencontrer — je n'aurais jamais révélé ce que je suis sur le point de vous confier — si je ne savais pas que vous pouviez m'aider.

Elle marqua une pause, puis elle inspira.

— Mon problème concerne un billet à ordre signé par mon défunt mari.

— Votre défunt mari ?

Elle inclina la tête.

— Je suis veuve.

— Depuis quand votre mari est-il mort ?

— Il y a plus d'un an.

— Donc, son domaine a été homologué par le tribunal des successions ?

— Oui. Le titre et la propriété en question appartiennent à présent à mon beau-fils, Charles.

— Beau-fils ?

— J'étais la deuxième épouse de mon mari. Nous nous sommes mariés il y a quelques années — pour lui, c'était un second mariage très tardif. Il a été malade quelque temps avant sa mort. Tous ses enfants sont nés de sa première femme.

Il hésita, puis il demanda :

— Dois-je comprendre que vous avez pris les enfants de votre défunt mari sous votre aile ?

— Oui. Je considère leur bien-être comme ma responsabilité. C'est à cause de cela — à cause d'eux — que je cherche votre secours.

Gabriel observa son attitude voilée, sachant qu'elle étudiait la sienne.

— Vous avez parlé d'un billet à ordre.

— Je devrais expliquer que mon mari avait une faiblesse pour les projets spéculatifs. Au cours

de ses dernières années de vie, l'agent d'affaires de la famille et moi-même nous sommes efforcés de maintenir ses investissements hors de telles combines, et nous avons très bien réussi. Cependant, il y a trois semaines, une domestique est tombée par hasard sur un document juridique, rangé et clairement oublié. C'était un billet à ordre.

— Au nom de quelle compagnie ?

— La Société aurifère de l'Afrique centrale et orientale. En avez-vous entendu parler ?

Il secoua la tête.

— Pas un mot.

— Notre agent non plus, et aucun de ses pairs.

— L'adresse de la compagnie devrait se trouver sur le billet.

— Elle n'y est pas ; il n'y a que le nom de la firme d'avocats qui a rédigé le document.

Gabriel jongla avec les pièces du puzzle qu'elle lui tendait, conscient que chaque morceau avait d'abord été vérifié avec soin.

— Ce billet, l'avez-vous ?

De sous sa cape, elle sortit le parchemin roulé.

Le prenant, Gabriel réprima un haussement de sourcils – elle était certainement venue préparée. Malgré de gros efforts pour voir, il n'eut aucun aperçu de la robe sous la volumineuse cape. Ses mains étaient également couvertes, enveloppées dans des gants de cuir assez longs pour rejoindre les poignets de ses manches. Déroulant le parchemin, il se tourna afin que la lumière des réverbères tombe sur l'unique feuille. Le nom du signataire – la première chose qu'il regarda – était caché par un épais

morceau de papier fixé en place avec de la cire à sceller. Il regarda la comtesse.

Calmement, elle déclara :

— Il n'est pas nécessaire que vous connaissiez le nom de la famille.

— Pourquoi pas ?

— Cela deviendra évident lorsque vous lirez le billet.

Plissant les paupières sous la faible lumière, il s'exécuta.

— Cela semble légal.

Il le relut, puis il leva la tête.

— L'investissement est certainement important et, comme il est de nature spéculative, il constitue par conséquent un très grand risque. Si l'on n'a pas enquêté sur la compagnie et que personne ne s'est porté garant pour elle, alors l'investissement n'est pas sage. Je ne vois pas, par contre, votre problème.

— Le problème repose dans le fait que le montant promis est considérablement plus élevé que la valeur totale actuelle du comté.

Gabriel regarda encore une fois la somme écrite sur le billet et refit un calcul rapide, mais il n'avait pas mal lu.

— Si cette somme vide les coffres du comté, alors...

— Exactement, dit la comtesse avec une finalité qui lui semblait caractéristique. J'ai mentionné que mon mari aimait la spéculation. La famille survit depuis plus d'une décennie au bord de la ruine financière, depuis avant mon arrivée comme épouse. Après notre mariage, j'ai découvert la vérité. Après cela, j'ai supervisé toutes les affaires financières.

À deux, l'agent d'affaires de mon mari et moi, nous avons été capables de maintenir la situation et de garder la tête de la famille hors de l'eau.

Sa voix se durcit dans une vaine tentative de cacher sa vulnérabilité.

— Ce billet, par contre, sonnerait la fin. Notre problème en bref est que ce billet semble en effet légal, auquel cas, s'il est exécuté et que l'argent est exigé, la famille fera banqueroute.

— Ce qui explique pourquoi vous ne désirez pas que je connaisse votre nom.

— Vous connaissez la haute société : nous évoluons dans les mêmes cercles. Si le moindre indice de nos déboires financiers venait à être un fait connu, même en mettant de côté la menace du billet, la famille serait ruinée d'un point de vue social. Les enfants ne pourraient jamais prendre leurs places légitimes dans notre monde.

— Les enfants. Vous avez mentionné Charles, le jeune comte. Quels autres ?

Elle hésita, puis elle dit :

— Il y a deux filles, Maria et Alicia – nous sommes en ville parce qu'elles doivent être présentées. J'ai économisé pendant des années afin qu'elles fassent leur entrée dans le monde...

Sa voix s'estompa. Après un moment, elle continua.

— Et il y en a deux autres encore en classe, et une cousine plus âgée, Seraphina ; elle fait partie de la famille aussi.

Gabriel écouta davantage son ton de voix que ses mots. Son dévouement résonnait clairement – l'amour, l'engagement. L'angoisse. Peu importe ce

que la comtesse dissimulait encore, elle ne pouvait pas cacher cela.

Levant le billet, il examina la signature du président de la compagnie. Composée de traits gras et durs, la signature était illisible et certainement pas une qu'il connaissait.

— Vous n'avez pas dit pourquoi vous croyez que je peux vous aider.

Son ton était vague — il avait déjà deviné la réponse. Elle redressa les épaules.

— Nous — notre agent et moi — croyons que la compagnie est une affaire frauduleuse, une entreprise créée uniquement pour soutirer des fonds à des investisseurs crédules. Le billet lui-même est douteux en ce sens qu'il ne présente ni l'adresse de la compagnie ni ses principaux actionnaires, et il y a également le fait qu'une entreprise de spéculation légitime acceptant un billet à ordre pour une telle somme chercherait à effectuer quelques vérifications pour s'assurer que la somme pourrait bien être payée.

— Aucune vérification n'a été réalisée ?

— Elle aurait été signalée à notre agent d'affaires. Comme vous pouvez l'imaginer, notre banque est en communication étroite avec lui depuis des années. Nous avons vérifié autant que nous l'avons pu sans éveiller les soupçons et nous n'avons rien trouvé pour changer d'avis. La Société aurifère de l'Afrique centrale et orientale ressemble à une escroquerie. Et, si c'est le cas et que nous sommes capables de réunir assez de preuves pour les présenter à la chancellerie, le billet à ordre pourrait être déclaré invalide. Cependant, nous devons réussir

avant que le billet soit réclamé, et il a été signé il y a un an déjà.

Gabriel la contempla en roulant le billet ; malgré le voile et la cape, il avait l'impression de connaître beaucoup de choses sur elle.

— Pourquoi moi ?

Il lui tendit le billet ; elle le prit, le glissant une fois de plus sous sa cape.

— Vous vous êtes bâti un genre de réputation pour mettre au jour les combines frauduleuses et – levant la tête, elle l'étudia – vous êtes un Cynster.

Il rit presque.

— Pourquoi cela importe-t-il ?

— Parce que les Cynster aiment les défis.

Il regarda son visage voilé.

— Vrai, dit-il d'une voix qui ronronnait.

Le menton de la femme se releva d'un cran.

— Et parce que je sais que je peux confier le secret de ma famille à un Cynster.

Il haussa un sourcil, l'invitant à s'expliquer.

Elle hésita, puis elle déclara :

— Si vous acceptez de nous aider, je devrai vous demander de jurer que vous ne chercherez jamais à nous identifier, ma famille et moi.

Elle s'arrêta, puis elle poursuivit.

— Et si vous n'acceptez pas de nous aider, je sais que je peux être certaine que vous ne parlerez pas de cette rencontre ni de vos déductions à qui que ce soit.

Gabriel haussa les deux sourcils ; il la contempla avec un amusement voilé et un certain respect. Elle avait une audace rarement présente chez les femmes – cela seul pouvait expliquer cette mas-

carade, bien pensée, bien exécutée. La comtesse avait toute sa raison ; elle avait étudié sa cible et elle avait bien établi ses plans – développer ses attraits.

Elle lui offrait délibérément un défi.

S'était-elle imaginé, se demanda-t-il, qu'il se concentrerait uniquement sur la compagnie ? L'autre défi qu'elle lui présentait sous le nez était-il intentionnel ou...

Était-ce important ?

— Si j'accepte de vous aider, par quoi commencerions-nous, selon vous ?

La question fusa avant qu'il réfléchisse – une fois qu'il l'eut fait, il haussa mentalement les sourcils devant le « nous ».

— Les avocats de la compagnie. Du moins, ceux qui ont rédigé le billet : Thurlow et Brown. Leurs noms sont sur le document.

— Mais pas leur adresse.

— Non ; mais s'il s'agit d'une firme légitime – et elle doit l'être, ne croyez-vous pas ? – alors, elle sera facile à retrouver. J'aurais pu m'en charger moi-même, mais...

— Mais vous ne pensiez pas que votre agent d'affaires approuverait ce que vous aviez en tête une fois que vous aurez découvert l'adresse, alors vous ne vouliez pas le lui demander ?

Malgré son voile, il pouvait imaginer le regard qu'elle lui lança, le plissement de ses yeux, le raffermissement de ses lèvres. Elle hocha la tête, encore une fois cette affirmation assurée.

— Exactement. J'imagine qu'une certaine forme de recherche sera nécessaire. Je doute qu'une firme

d'avocats légitime offre volontairement des informations sur un de ses clients.

Gabriel n'en était pas aussi certain – il le saurait une fois qu'il aurait trouvé Thurlow et Brown.

— Nous allons devoir découvrir qui sont les principaux actionnaires de la compagnie et nous informer ensuite en détail sur les affaires de l'entreprise.

— Les affaires potentielles.

Il lui décocha un regard en souhaitant pouvoir voir à travers son voile.

— Vous comprenez que toute enquête risque d'alerter les actionnaires de la compagnie ? Si elle est l'escroquerie que vous pensez, alors toute indication d'un intérêt trop vif d'une personne, particulièrement moi, précipitera la réclamation des fonds promis. C'est ainsi que les escrocs réagiront : ils s'empareront de ce qu'ils peuvent et ils disparaîtront avant qu'on en apprenne trop.

Ils étaient debout depuis plus d'une demi-heure sous le porche semblable à un mausolée. La température baissait à mesure que l'aube approchait ; le froid de la brume s'intensifiait. Gabriel en était conscient, mais sous sa cape, il n'avait pas froid. Sous la sienne, la comtesse était tendue, presque frissonnante.

Serrant les lèvres, il réprima son envie de l'attirer près de lui ; il déclara impitoyablement, avec acharnement :

— En menant une enquête sur la compagnie, vous risquez que le billet soit réclamé et que votre famille fasse banqueroute.

Si elle était décidée à braver le feu, elle devait comprendre qu'elle pouvait se brûler. Elle leva la tête ; son échine se raidit.

— Si je ne mène pas une enquête sur la compagnie pour prouver qu'il s'agit d'une escroquerie, ma famille fera assurément banqueroute.

Il l'écouta, mais il ne décéla aucune trace d'hésitation ; rien d'autre qu'une détermination avisée, mais inébranlable. Il hocha la tête.

— Très bien. Si vous avez pris la décision d'enquêter sur la compagnie, alors oui, je vous aiderai.

S'il s'était attendu à des remerciements exubérants, il aurait été déçu : heureusement, il n'avait pas cette espérance. Elle se tenait immobile en l'étudiant.

— Et vous allez jurer...

Réprimant un soupir, il leva la main droite.

— Devant Dieu, je jure...

— Sur votre nom en tant que Cynster.

Il la regarda en cillant, puis il continua.

— Sur mon nom en tant que Cynster que je ne chercherai pas à vous identifier, ni votre famille. Ça va ?

Son soupir tomba comme de la soie sur la nuit.

— Oui.

Elle se détendit, perdant une bonne partie de sa raideur. Celle de Gabriel augmenta en proportion.

— Quand des gentlemen concluent une entente, ils se serrent habituellement la main.

Elle hésita, puis elle en tendit une.

Il l'empoigna, puis il modifia sa prise, ses doigts glissant autour de ceux de la dame jusqu'à ce que son pouce repose sur sa paume.

Il entendit sa brusque inspiration, il sentit l'accélération de son pouls, il sentit le choc qui lui fit l'effet d'une brûlure. Avec son autre main, il releva

son menton, positionnant ses lèvres en angle avec les siennes.

— Je pensais que nous allions nous serrer la main.

Ses mots étaient prononcés dans un murmure essoufflé.

— Vous n'êtes pas un gentleman.

Il étudia son visage ; l'éclat de ses yeux était tout ce qu'il pouvait voir à travers le fin voile noir, mais sa tête étant relevée, il pouvait distinguer le contour de ses lèvres.

— Quand un gentleman et une dame scellent un pacte, ils le font comme ceci.

Abaissant la tête, il frôla ses lèvres avec les siennes. Sous la soie, elles étaient douces, élastiques et délicieuses – une pure tentation.

Elles bougèrent à peine sous les siennes, néanmoins, leur promesse inhérente était facile à deviner, très facile à comprendre pour lui. Ce baiser aurait dû se classer comme le plus chaste de sa carrière – par contre, c'était comme approcher une étincelle d'une mèche d'amadou, le prélude à l'incendie. Cette conviction – ferme et définitive – le secoua. Il leva la tête, il baissa les yeux sur son visage voilé et il se demanda si elle le savait.

Ses doigts, toujours enfermés dans les siens, tremblaient. Par l'entremise de ses doigts sous son menton, il sentit la tension fragile qui s'était emparée d'elle. Le regard sur son visage, il leva sa main et il effleura ses doigts gantés d'un baiser, puis il la libéra à contrecœur.

— Je vais découvrir où Thurlow et Brown suspendent leur plaque et voir ce que je peux découvrir.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Un amour secret - Cynster 5
Stéphanie Laurens



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

